

Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 15 au 27 novembre 2021

Maylis de Kerangal



© Francesca Mantovani

Biographie

Née en 1967, Maylis de Kerangal est écrivaine. Elle passe son enfance au Havre, fille et petite-fille de capitaine au long cours. Elle étudie en classe préparatoire au lycée Jeanne-d'Arc de Rouen et ensuite à Paris de 1985 à 1990 l'histoire, la philosophie et l'ethnologie. Elle travaille chez Gallimard jeunesse de 1991 à 1996, avant de faire deux séjours aux États-Unis, à Golden dans le Colorado en 1997. Elle reprend sa formation en passant une année à l'EHESS à Paris en 1998.

Marquée par des auteurs comme Scott Fitzgerald, Virginia Woolf ou Joseph Conrad, elle publie en 2000 son premier roman *Je marche sous un ciel de traîne*.

Elle prend part au collectif Inculte et crée en même temps la collection « Le Baron Perché » aux éditions Vilo, spécialisée dans la jeunesse, où elle travaille de 2004 à 2008, avant de se consacrer à l'écriture.

Réparer les vivants a obtenu de nombreux prix et a été traduit dans plus de trente pays. Il a aussi fait l'objet d'une adaptation cinématographique, tout comme *Corniche Kennedy* et *Naissance d'un pont* (actuellement en tournage par Julie Gavras).

Son dernier titre, *Canoës*, est paru en mai 2021 aux éditions Gallimard.

Bibliographie sélective

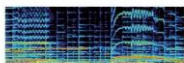
- *Canoës*, Éditions Verticales, mai 2021
- *Kiruna*, La Contre Allée, 2019
- *Un monde à portée de main*, Éditions Verticales, 2018 (Folio, 2020)
- *À ce stade de la nuit*, Éditions Verticales, 2015
- *Réparer les vivants*, Éditions Verticales, 2014 (Folio, 2020)
- *Tangente vers l'est*, Éditions Verticales, 2012
- *Naissance d'un pont*, Éditions Verticales, 2010 (Folio, 2020)
- *Corniche Kennedy*, Éditions Verticales, 2008 (Folio, 2020)

Présentation des ouvrages

Canoës, Éditions Verticales, mai 2021

maylis
de kerangal

calles



canoës

« J'ai conçu *Canoës* comme un roman en pièces détachées : une novella centrale, "Mustang", et autour, tels des satellites, sept récits. Tous sont connectés, tous se parlent entre eux, et partent d'un même désir : sonder la nature de la voix humaine, sa matérialité, ses pouvoirs, et composer une sorte de monde vocal, empli d'échos, de vibrations, de traces rémanentes. Chaque voix est saisie dans un moment de trouble, quand son timbre s'use ou mue, se distingue ou se confond, parfois se détraque ou se brise, quand une messagerie ou un micro vient filtrer leur parole, les enregistrer ou les effacer. J'ai voulu intercepter une fréquence, capter un souffle, tenir une note tout au long d'un livre qui fait la part belle à une tribu de femmes — des femmes de tout âge, solitaires, rêveuses, volubiles, hantées ou marginales. Elles occupent tout l'espace. Surtout, j'ai eu envie d'aller chercher ma voix parmi les leurs, de la faire entendre au plus juste, de trouver un "je", au plus proche. »

Extraits de presse

Article publié dans le journal *Le Monde*, mai 2021, par Raphaëlle Leyris

S'adapter, voilà l'impératif. Dans « Mustang », la splendide *novella* centrale de *Canoës*, la narratrice se voit sommée d'évoluer pour se couler dans son nouvel univers, par exemple en passant son permis de conduire. Française, elle est venue s'installer pour quelques mois avec son compagnon, Sam, et leur fils, Kid, dans un coin du Colorado aux décors à la fois spectaculaires et familiers – « *une géologie violente et tourmentée qui reflétait, pâlis, des travellings panoramiques de western, ceux qu'on regardait le mardi soir en éteignant la lumière du salon pour faire comme au cinéma* ».

Mais, même déjà acclimatée a priori aux lieux grâce à la culture populaire, elle est dépaymée et résiste, « *cabrée, réfractaire* ». Kid, lui, s'adapte à toute vitesse. Sam aussi, au point que sa voix, « *le timbre, la tessiture, tout* », change, y compris quand il parle en français avec elle.

La voix est le grand sujet de *Canoës*, ce recueil brillant et émouvant (drôle, aussi, par éclats) de nouvelles que Maylis de Kerangal présente, en quatrième de couverture, et peut-être un peu par coquetterie, comme « *un roman en pièces détachées* ».

La voix, ses inflexions, ce qui la brise et ce qui l'amplifie, l'histoire individuelle de chacune et celle, collective, de son développement au cours de l'évolution... Il est question de tout cela dans ces huit récits à la première personne, comme autant de tentatives, très réussies, de trouver un timbre singulier à sept narratrices et un narrateur.

Ils sont saisis dans des moments de fragilité ou de trouble, et dès lors particulièrement « *aux aguets* », attentifs à décrire le plus précisément possible ce qui les entoure, le tangible comme les vibrations intangibles – à ces descriptions se prête admirablement la phrase ample de l'écrivaine, qui lorgne ici une forme d'oralité.

« **Coach vocal** »

C'est donc, dans « Mustang », la Française rétive à entrer trop avant dans la tonitruante légende de son pays d'accueil, recroquevillée sur un chagrin silencieux. Ou, dans « Ruisseau et limaille de fer », la femme qui peine à reconnaître la voix d'une vieille amie : pour travailler à la radio, et y être reconnue comme compétente, celle-ci a pris un « coach vocal ». C'est encore l'homme qui, « *cinq ans, un mois et vingt-sept jours* » après la mort de sa femme, ne s'est toujours pas résolu à changer le message de son répondeur, sur lequel on entend celle-ci (« Un oiseau léger »), ou la toute fraîche bachelière à qui son frère, bègue, tente de délivrer un message de félicitations (« After »)...

L'autrice de *Naissance d'un pont*, *Réparer les vivants* ou *Un monde à portée de main* a le goût des fictions appuyées sur une riche documentation. Des nombreuses lectures sur lesquelles navigue sagement *Canoës* témoignent des motifs qui reviennent d'un texte à l'autre, se font écho.

Il y a ces images de primates qui rappellent le temps où les borborygmes et « *modulations vocales* » de nos ancêtres n'étaient pas encore un langage articulé. Il y a des vestiges des temps préhistoriques, et des symboles des peuples amérindiens, auxquels les canoës du titre permettaient de communiquer. Il y a aussi des oiseaux qui chantent. Mais tout n'est pas strictement thématique et, si le recueil émeut autant, c'est aussi parce qu'on y croise et recroise des enfants aux yeux sombres, et des deuils qu'aucun oubli ne vient recouvrir.

Qu'est-ce qui laisse des traces ? Qu'est-ce qui s'efface ? Méditation sur le temps dans le prolongement d'*Un monde à portée de main*, *Canoës* impressionne par la densité qu'abrite son dépouillement, lequel contraste avec ce que l'autrice nomme ses livres « *machines* », complexes jeux de construction. Epais romans collectifs ou courtes nouvelles monologuées, il semble bien que l'un des talents de Maylis de Kerangal soit de s'adapter à tout.

Kiruna, La Contre Allée, 2019



SUR LE MODE DES GRANDS REPORTAGES

Dotée d'une carte blanche dans le cadre des résidences « Mineurs d'un autre monde », Maylis de Kerangal prend un vol à destination de Kiruna et nous emmène en Laponie suédoise. Sur le mode du reportage littéraire, elle nous invite à la découverte de l'une des plus grandes exploitations minières encore en activité.

UNE APPROCHE KALÉIDOSCOPIQUE

Nous suivons l'auteure dans son exploration des lieux au fil de chapitres courts, à travers lesquels elle nous livre autant de points de vue que d'informations pour appréhender Kiruna dans ses multiples dimensions : historique, urbanistique, économique, politique, géographique et humaine. Mais surtout, au fil de ses recherches et de ses rencontres, se dresse le portrait sensible d'hommes et plus particulièrement de femmes qui ont marqué l'histoire des lieux, manifestant ainsi l'importance de leurs luttes pour obtenir considération, reconnaissance et autorité au sein de cette industrie minière.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *L'Humanité*, avril 2019, par Alain Nicolas

Récit « Sous la peau de la Terre »

Une « *petite ville européenne industrialisée* », aux « *abords ordinaires* » : ainsi se présente Kiruna au voyageur. Pourtant cette neutralité, cette banalité s'effacent quand on s'approche de la mine. C'est pour elle que Maylis de Kerangal a pris l'avion, puis l'autocar. Pour cette emprise gigantesque sur le paysage. « *Kiruna n'est pas une ville, mais un territoire* ». La voyageuse cherchait une mine, peut-être en souvenir d'un homme aimé, aussi pour vivre l'expérience d'un espace inconnu, du sous-sol, « *de ce qu'il recèle de trésors et de ténèbres* ». Kiruna n'est pas seulement la ville la plus au nord de la Suède, où court la veine de fer la plus longue, du minerai le plus pur. C'est aussi le siège du parlement des Samis (appelés à tort Lapons). L'autrice nous fait ressentir ce monde au-dessus de quoi nous vivons, et que menace l'effondrement. En témoignent les relations qu'elle tisse avec d'autres mines plus proches, comme Lewarde dans le nord. Avec elle nous pouvons « *passer la tête sous la peau de la terre* ».

Article publié dans le journal *La Vie*, février 2019, par Marie Chaudey

Aimantée par les aventures techniques et industrielles qui façonnent les paysages et l'histoire des hommes, l'écrivaine nous entraîne cette fois dans le grand Nord, en Laponie suédoise. Vers la plus grande mine de fer du monde : Kiruna. Une épopée aux multiples facettes, que la romancière métamorphosée en grand reporter, le nez au vent (glacial), sait rendre prodigieusement attachante. Elle nous la raconte non seulement façon Western - la ruée des baroudeurs et des migrants à la fin du XIX^e siècle, les baraquements de bois, les rues boueuses, l'alcool et les cantinières, mais aussi façon saga technologique contemporaine - après la mine à ciel ouvert, l'exploitation de plus en plus profonde de la grande veine sous terre rend la geste ouvrière complice de la marche du progrès. Et pourtant, les terrains ont commencé à s'effondrer alentour, des quartiers ont déjà été abandonnés et la ville entière de Kiruna (18 000 habitants) doit déménager, d'ici peu, quelques kilomètres plus loin... Reculer, pour mieux disparaître un jour, le filon n'étant pas inépuisable. Pour l'heure, le territoire est encore celui du dernier peuple nomade autochtone, les Samis, qui voient d'un oeil terrifié l'équilibre écologique de la Laponie menacé, les zones de transhumance des rennes en péril. Tandis que les touristes insouciants viennent jouir des dernières sensations fortes des grands espaces. Le pur condensé d'un ultra-libéralisme aveugle et ruineux...

Article publié sur le site *nonfiction.fr*, février 2019, par Fanny Verrax

Au Nord de la Suède, la plus grande mine de fer au monde interroge les limites de la modernité.

On connaît Maylis de Kerangal pour ses descriptions ciselées d'univers inattendus - le monde de la transplantation cardiaque dans *Réparer les vivants* ou du génie civil dans *Naissance d'un pont*. Plus récemment, elle avait entrepris la tâche difficile d'écrire le drame de Lampedusa dans *À ce stade de la nuit*.

Ce nouvel opus, publié dans le cadre de la résidence artistique « Mineurs d'un autre monde », à l'initiative des agglomérations de Béthune et de Bruay-en-Artois et de la collection Les Périphéries des éditions de La Contre-Allée, s'intéresse à un autre univers : le monde de la mine, à partir d'une exploration de la mine de Kiruna, plus grande et plus septentrionale mine de fer au monde. Dans ce livre, Maylis de Kerangal relève un défi de taille : mettre des mots sur l'ineffable de la mine. Car au-delà des informations factuelles, techniques ou historiques, c'est à un véritable jaillissement métaphorique que nous convie Maylis de Kerangal : le centre des open pits est comparé au « *coeur d'une cible* », comme s'il avait été foré par « *une perceuse géante* », ou « *comme si l'on avait jeté un caillou dans une terre liquide* ». Plus loin, la mine qui ne s'arrête jamais est assimilée à un « *corps vivant* » ou encore un « *lieu total* » :

« *Un endroit dont la singularité tient, entre autres, aux différentes temporalités qui s'y entrecroisent, interfèrent, se réactivent, formant ce circuit troublant où l'on se déplace par un jeu de glissement continu. Ou comment l'existence d'une mine en un lieu donné a provoqué une accélération de l'histoire. Suscité des migrations et sédimenté une culture, stimulé les sciences et la technique, aménagé un territoire, mobilisé le droit, l'économie, l'urbanisme, créé une sociabilité, engendré un langage. Dès lors, la mine s'érige en lieu politique.* »

Quelques portraits parsèment le récit, mais le personnage principal reste Kiruna, la mine et la ville qui s'est développée juste à côté. Les kilomètres de galeries souterraines ont tellement fragilisé le terrain que cette ville de 18 000 habitants va d'ailleurs être déplacée : un Kiruna 2 est en cours de construction pour remplacer le Kiruna 1, pour un coût total estimé à 35 milliards de couronnes suédoises (soit 3,3 milliards d'euros) : « *La ville s'effondre : elle est peu à peu engloutie par la mine* ». Maylis de Kerangal réussit le pari de décrire les enjeux de ce grand déménagement en évitant l'écueil de la contestation passiviste à tout-va et celui de l'enthousiasme naïf, en se contentant de poindre les contradictions inhérentes à ce projet qui se veut celui de la « *transformation urbaine la plus démocratique du monde* ».

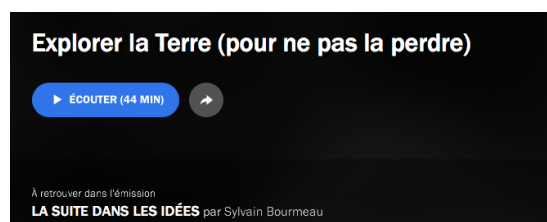
La formule finale laisse cependant peu de doutes sur les intentions de l'auteure, qui fait de ce déménagement « *la preuve topographique que l'on est ici dans l'une des ruines du capitalisme* ». À l'heure où la Norvège vient d'autoriser un projet de mine de cuivre en Arctique, et où les changements climatiques ouvrent de gigantesques terrains de jeux dans le Grand Nord aux compagnies minières et d'hydrocarbures, il est essentiel de lire ce récit fin et toujours juste d'une mine emblématique, aux confins de notre modernité.

Extrait vidéo

Podcast réalisé par **France Culture** dans l'émission « **La Suite dans les idées** », mai 2019, par **Sylvain Bourmeau**

En imaginant un manuel de cartographies potentielles, Frédérique Aït Touati, Alexandra Arènes et Axelle Grégoire nous offrent de transformer notre rapport à un monde abîmé. L'écrivaine Maylis de Kerangal les rejoint en seconde partie d'émission.

La diffusion récente d'une technologie qui nous relie directement et en permanence à des satellites a progressivement modifié notre rapport au monde. Peu à peu, sans qu'on s'en aperçoive véritablement, le GPS qui équipe nos smartphones a remplacé, souvent, la carte traditionnelle que nous avons l'habitude de consulter. Et si nous profitons de ce trouble pour mettre en œuvre de nouvelles expériences du rapport au monde ? De nouvelles manières de nous représenter la Terre. C'est ce qu'ont entrepris deux architectes (Alexandra Arènes et Axelle Grégoire) et une historienne des sciences (Frédérique Aït-Touati) : explorer une terre qui nous demeure encore largement inconnue. L'explorer dans une forme d'urgence, avant qu'elle ne se dérobe sous nos pieds. C'est une expérience similaire qu'a menée Maylis de Kerangal en Laponie, à Kiruna, en allant visiter le sous-sol, celui de la plus grande mine de fer au monde.



[Écouter le podcast](#) (durée : 44 min)

***Un monde à portée de main*, Éditions Verticales, 2018 (Folio, 2020)**

Maylis de Kerangal

Un monde
à portée de main



« Paula s'avance lentement vers les plaques de marbre, pose sa paume à plat sur la paroi, mais au lieu du froid glacial de la pierre, c'est le grain de la peinture qu'elle éprouve. Elle s'approche tout près, regarde : c'est bien une image. Étonnée, elle se tourne vers les boiseries et recommence, recule puis avance, touche, comme si elle jouait à faire disparaître puis à faire revenir l'illusion initiale, progresse le long du mur, de plus en plus troublée tandis qu'elle passe les colonnes de pierre, les arches sculptées, les chapiteaux et les moulures, les stucs, atteint la fenêtre, prête à se pencher au-dehors, certaine qu'un autre monde se tient là, juste derrière, à portée de main, et partout son tâtonnement lui renvoie de la peinture. Une fois parvenue devant la mésange arrêtée sur sa branche, elle s'immobilise, allonge le bras dans l'aube rose, glisse ses doigts entre les plumes de l'oiseau, et tend l'oreille dans le feuillage. »

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Télérama*, novembre 2018, par Marine Landrot

Après la course à la transplantation cardiaque de *Réparer les Vivants*, Maylis de Kerangal mène une course contre l'illusion, aux côtés de jeunes artistes rois du trompe-l'œil, dans *Un monde à portée de main*. Les passagers de la station Miromesnil jouent sans le savoir une adaptation souterraine de ce nouveau roman surchauffé et dévorant.

Elle est habillée en commande de syndic. Elle a un sac comme une commande de syndic. Elle marche sur une commande de syndic. La dame de la station Miromesnil se prend pour un portor, ou quoi ? Si vous voulez comprendre de quoi il s'agit, faites comme elle : lisez *Un monde à portée de main*, de Maylis de Kerangal. Fraîchement diplômée de son école d'art bruxelloise spécialisée dans le trompe-l'œil, l'une des héroïnes commence en effet à gagner sa vie avec un portor, commandé par un syndic. Kezako ? Depuis que Kate a peaufiné cette technique pour son œuvre de diplôme, elle s'est fait une spécialité de cet art du « *noir abyssal veiné d'or liquide, ombreux et ostentatoire, majestueux. Le soleil coulé en août dans le fond d'un sous-bois, un laque japonais voilé de poudre d'or, la chambre funéraire d'un pharaon d'Égypte* ». Au point qu'un syndic de l'avenue Foch s'est laissé convaincre, quand l'artiste a promis « *une nappe de pétrole pur* » sur les murs du hall de l'immeuble.

La lectrice du métro est sans doute plus chichement domiciliée, mais, sans ostentation, elle a quelque attrait évident pour la couleur noire, déclinée de la tête (cheveux corbeau sur paupières cool kôhl) aux pieds (bottines encre de seiche sur sol Amoco Cadiz). Nonchalamment campée sur ses deux jambes, le corps tourné vers la rame qui entre en gare, elle lit debout, et ne lâche pas le texte, malgré l'approche stridente du wagon de tête. C'est qu'on ne peut pas laisser une phrase de Maylis de Kerangal en cours de route. Ses mots vous aspirent, vous avalent, comme les marches happent son personnage dans la magnifique scène d'ouverture du livre, métaphore de son écriture trépidante, avec « *l'escalier qui*

s'enroule en spirale autour d'elle à mesure qu'elle descend les étages, tourbillonne jusque dans le vestibule, après quoi, interceptée in extremis par le grand miroir, elle pile et s'approche, sonde ses yeux vairons, étale de l'index le fard trop dense sur ses paupières »...

Ça, c'est le début du livre, que la dame du métro incarne avec modestie et simplicité. La fin du livre plonge dans les grottes de Lascaux, dont l'héroïne doit réaliser un fac-similé. Sur le quai d'en face, figures inconscientes d'art pariétal contemporain, les passagers s'étalent en frise dans un camaïeu d'ocre, de noir et de rouge. Rassemblés sous terre, tous illustrent *Un monde à portée de main*, un monde à porter demain. Car c'est toute la beauté du roman de Maylis de Kerangal, de dire l'énergie folle de la jeunesse, prête à retrousser ses manches, avec « *l'idée de secouer la vie* », et la conviction que « *voir, sous la verrière de l'atelier de la rue du Métal, défoncée dans les odeurs de peinture et de solvants, les muscles douloureux et le front brûlant, cela ne consiste plus seulement à se tenir les yeux ouverts dans le monde, c'est engager une pure action* ».

Article publié dans le magazine *Le Temps*, août 2018, par Lisbeth Koutchoumoff Arman

Maylis de Kerangal surprend avec un roman de formation, centré sur le personnage d'une jeune fille, Paula Karst, que l'on suit entre 20 et 27 ans, le temps de sa métamorphose en jeune femme et en peintre spécialiste du trompe-l'œil. Paula se forme dans une école bruxelloise fameuse (et bien réelle), spécialisée dans la peinture décorative, faux marbres, faux bois, fausse écaïlle de tortue. Au départ, à l'instar du lecteur, Paula ne prend pas la mesure de l'univers dans lequel elle vient d'entrer. Ni de l'épreuve initiatique qui l'attend. Son regard sur le monde, son corps, sa façon de bouger en seront transformés.

Le plus beau peut-être dans ce projet, outre la prise de risque de l'auteure qui aborde une autre forme romanesque, dont elle parle avec franchise (lire ci-dessous), c'est le jeu des résonances qui s'activent au fil des pages. En suivant la formation de cette jeune faussaire, c'est son propre travail de romancière que Maylis de Kerangal questionne. Et si, par touches, on sent un peu trop le programme, il y a un ravissement, une ouverture de l'œil du lecteur aux formes du monde, à ses couleurs inouïes, que Paula tente de reproduire, et, derrière elle, Maylis de Kerangal. Et ce rappel, fortement poétique, que tout palpite, « tout est vivant ». Même le passé. Si les marbres sont des « tranches de temps », les romans en sont la lecture. Et c'est ce tressage-là, subtil, sous des atours simples, qui fait la force et la saveur d'*Un monde à portée de main*.

Le Temps : Réparer les vivants, votre précédent roman, portait sur la transplantation cardiaque. *Un monde à portée de main* se déploie dans l'univers des peintres spécialistes du trompe-l'œil. Comment choisissez-vous vos terrains d'exploration ?

Maylis de Kerangal : C'est très intuitif. On part d'une idée et puis le livre dérive ailleurs, de lui-même... J'ai écrit *Réparer les vivants* à un moment où je traversais des deuils éprouvants, la mort de mon père et celle d'un ami proche, dans un intervalle de temps rapproché. *Réparer les vivants* s'est imposé très vite. J'ai mis de côté le livre que j'écrivais à l'époque et qui portait sur la préhistoire et l'art pariétal, l'art avant l'écriture. Écrire sur la transplantation cardiaque me permettait de donner une forme à l'expérience de la mort.

Quand j'ai voulu reprendre le travail sur la préhistoire, j'avais à cœur d'écrire sur le chantier d'un fac-similé de la grotte de Lascaux. *Un monde à portée de main* est parti de là.

Pourquoi cet intérêt pour le fac-similé, la copie ?

Ces faux sont comme des portes, des passages qui trouent la réalité, creusent notre réel. Quand on les emprunte, on peut atteindre des formes de vie auxquelles nos vies ne nous donnent pas accès. La vraie grotte de Lascaux s'est retirée du monde, elle n'est plus accessible au public. Seul le fac-similé permet l'accès à la grotte originale où l'on situe la naissance de l'art. Grâce à des témoignages, des photos, on a pu reproduire l'entrée de la vraie grotte, un cône d'éboulis. Ce cône n'existe plus sur le site original, qui a été dénaturé, bétonné. Le cône d'éboulis est aujourd'hui une fiction. Et c'est par la fiction que l'on retrouve l'état de nature.

Le fac-similé de Lascaux arrive à la toute fin d'*Un monde à portée de main*...

Oui. Je pensais écrire sur le chantier du fac-similé et j'ai finalement écrit sur une jeune femme qui se confronte à la réalisation du fac-similé. Le livre est devenu le livre de ce personnage, Paula Karst.

C'est la première fois que vous écrivez un roman avec un personnage central et non pas un roman choral, aux multiples voix. Pourquoi ce changement ?

Les moteurs de mes romans précédents étaient des actions : un pont qui se construit, un cœur que l'on transplante... Les personnages n'étaient convoqués que pour faire ce qu'ils devaient faire. Et puis ils disparaissaient. Après ces romans chorals, j'avais le désir de suivre un personnage de bout en bout, d'être tout le temps avec lui. À la fois pour travailler l'idée même de personnage de roman – quelles sont ses formes, ses figures aujourd'hui ? Et aussi pour que le personnage puisse ressaisir des choses de moi, des souvenirs, une mémoire. J'ai donc donné une héroïne à cette histoire. Il y a un va-et-vient permanent entre ce personnage de Paula Karst et la personne que je suis.

Vous donnez à Paula des souvenirs qui sont les vôtres ?

Oui, j'ai glissé des motifs autobiographiques mais aussi une interrogation personnelle sur ce que sont la fiction et l'illusion. C'était un défi pour moi de suivre un personnage sur le long cours. Je continue ma formation d'une certaine manière dans ce livre. Je me risque aussi pour la première fois à questionner le roman. En mettant en scène cette fille qui peint et qui rêve sur ce qu'elle peint, j'avais envie de démêler ce qui dans mes désirs de fiction était lié au travail d'imagination.

***Un monde à portée de main* est un roman de et sur la formation. Vous êtes d'accord avec cette appellation ?**

Oui. Ce mot « formation » me touche beaucoup. Il évoque la formation d'un être, la manière dont se construisent son regard et son rapport au monde. La formation renvoie aussi aux formes, à toutes les formes et notamment celles du langage. La formation résonne aussi avec la formation du monde, du sol, des roches. Nous sommes dans un monde de formes et ce livre interroge les formes plurielles du monde, les formes de vie et de pensée, comme la fiction qui permet de se connecter à d'autres vies.

Paula se forme à l'art du trompe-l'œil dans une école bruxelloise. Un jour, un camarade lui fait visiter une carrière de marbre rouge, celui-là même qu'elle s'échine à copier en classe. Comment avez-vous construit cette scène ?

C'est une scène clé du livre. Paula comprend que le marbre Cerfontaine qu'elle essaye de copier se trouve à la fois dans une carrière en Belgique et au palais de Versailles. Et que la campagne près de Namur où ils se trouvent était à la préhistoire couverte de lagons translucides et de chaînes de corail. Jonas, le camarade de Paula, lui ouvre les yeux sur le fait que tout coexiste, qu'il existe des traces de tout et que tout cela est en nous. On peut y accéder, on peut l'imaginer grâce aux fossiles. Le monde qui pourrait n'être qu'une espèce de vérité unique, un peu rigide, devient un monde totalement feuilleté de temps et d'espace et dont l'archéologie est peut-être ce que tentent de faire les romanciers.

La force de la fiction, c'est justement de pouvoir tout relier ? Époques, souvenirs intimes et collectifs...

Paula et Jonas sont comme des archéologues. Écrire une fiction comprend une part d'archéologie de soi et cette archéologie est forcément façonnée par l'environnement, par les livres que l'on a lus, les expériences faites, les sentiments éprouvés. Exactement comme le marbre dans cette carrière a été façonné par le temps, les hommes qui l'ont exploité, ou qui se sont réunis là. Écrire une fiction, c'est une façon extrêmement mobile d'habiter le monde. On circule au travers d'une multiplicité de couches qui forment un feuilletage. L'activation de ce feuilletage constituerait une part de l'art du roman.

Un monde à portée de main est aussi traversé par l'idée que copier, ce n'est jamais que copier.

Oui, copier, ce n'est jamais que reproduire, on est toujours dans ce que l'on crée. Pour se trouver soi-même, on passe par un temps où l'on apprend ce qui fait partie du commun, un langage, des formes communes. Après seulement, on peut les faire résonner en soi. Se tisse alors ce qui est au fond le sujet du livre : l'imagination. J'ai beaucoup pratiqué l'extrême documentation dans mes livres, surtout pour *Réparer les vivants*. Je connais bien la tension qui se crée entre documentation et imagination. La documentation, c'est-à-dire le rapport au réel, est un moyen de créer des analogies, des rapports secrets entre les choses qui permettent à la fiction d'entrer en jeu. Ces analogies créent un réseau d'échos. Se plonger dans la fiction revient à activer ce réseau. La question de la fiction, ce n'est pas l'imitation du réel, c'est la vie.

Extraits vidéo

Interview de Maylis de Kerangal par François Busnel dans l'émission « La Grande Librairie », septembre 2018



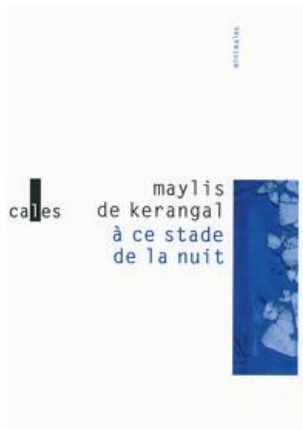
[Voir la vidéo](#) (durée : 13 min)

Interview de Maylis de Kerangal par la librairie Mollat, novembre 2018



[Voir la vidéo](#) (durée : 58 min)

À ce stade de la nuit, Éditions Verticales, 2015



Lampedusa. Une nuit d'octobre 2013, une femme entend à la radio ce nom aux résonances multiples. Il fait rejaillir en elle la figure de Burt Lancaster – héros du *Guépard* de Visconti et du *Swimmer* de Frank Perry – puis, comme par ressac, la fin de règne de l'aristocratie sicilienne en écho à ce drame méditerranéen : le naufrage d'un bateau de migrants.

Écrit à la première personne, cet intense récit sonde un nom propre et ravive, dans son sillage, un imaginaire traversé de films aimés, de paysages familiers, de lectures nomades, d'écrits antérieurs.

Lampedusa, île de littérature et de cinéma devenue l'épicentre d'une tragédie humaine. De l'inhospitalité européenne aussi.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Diacritik*, octobre 2015, par Christine Marcandier

Ne vous fiez pas à l'épaisseur de ce livre pour jauger son importance : *À ce stade de la nuit* est de ces textes majeurs dont aucun mot ne dépasse, sculpté à l'os pour dire l'essence d'un moment, d'une crise, autour d'un mot, un nom propre qui exsude de sens poétiques et politiques, nom propre devenu nom commun, martelé aux informations dans une forme d'indifférence générale que refuse Maylis de Kerangal : Lampedusa.

Une nuit de 2013, le 3 octobre, une femme est dans sa cuisine, la radio soudain, « bégaye la tragédie sinistre qui a eu lieu ce matin ». Quelque chose « s'emballe » autour d'un « nom », « Lampedusa. Il résonne entre les murs, stagne, s'infiltré parmi les poussières, et soudain il est là, devant moi, étendu de tout son long, se met à durcir à mesure que les minutes passent — coulée de lave brûlante plongée dans la mer ». Tout est ondes, la radio, les radiations de la nouvelle dans la tête de cette femme, la mer qui a englouti 350 personnes aujourd'hui, combien exactement on ne sait pas, « au fond il s'agit bien, pour l'heure, de la disparition d'un nombre indéterminé d'anonymes ».

Elle se souvient de Burt Lancaster dans *Le Guépard* de Visconti, Don Fabrizio, prince de Salina, « un visage d'acteur, autrement dit un visage recouvert d'écritures, les compulsant toutes en un seul récit dont Burt Lancaster est l'absent ». Ces récits qu'*À ce stade de la nuit* déploie, tragédie en huis clos : unité de temps (3 octobre, une nuit), de lieu (une cuisine, la tempête dans un crâne), d'action mais la pensée, elle s'échappe, joue d'associations, du *Guépard* au nageur, Ned Merrill dans *The Swimmer* de Frank Perry, de la Méditerranée à la Sibérie ou l'Australie, un parcours de l'Italie, de ses îles. La pensée échappe parce qu'elle est hospitalière et multiple, qu'elle résonne et accueille, qu'elle dérive et migre, ce que ces hommes, ces femmes et enfants désiraient, condamnés à la mort.

(...)

Regarder, garder en mémoire : ce qu'*À ce stade de la nuit* fait et nous fait faire. Un lieu est une expérience physique comme mémorielle, surtout les îles, ces « aimants dispersés sur

l'imaginaire », « portant un récit », elles sont des hétérotopies, au sens foucauldien, faits d'une « espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons ». Maylis de Kerangal cite ces lignes de Michel Foucault, son récit est une réflexion sur le pouvoir des mots qui ouvrent à la contestation de toute notion de frontière, ce que permet l'imaginaire, lui. Lampedusa, longtemps « nom de cinéma », est devenu « honte », « révolte » et « chagrin », « désignant désormais un état du monde, un tout autre récit ».

À *ce stade de la nuit* est non seulement le titre de ce livre tendu comme un arc, mais l'*incipit* de chacun de ses chapitres : il donne son rythme au texte, le scande, il est aussi la cadence de cette « nuit » dans laquelle nous sommes enfermés, cet « état du monde » qui refuse asile et refuge, à Lampedusa, à Bodrum, à Calais, dans tant de lieux que l'on aimerait cesser de pouvoir énumérer, ces non-lieux que ce texte appelle, comme la contestation, sobre, poétique, politique de toute notion de frontière.

Article publié sur le site *onlalu.com*, par Jean-Marc Savoye

Le 3 octobre 2013, un navire venu de Libye, débordant de réfugiés, sombre au large de l'île de Lampedusa, à deux kilomètres des côtes, faisant plus de 300 victimes. Maylis de Kerangal est dans sa cuisine, seule. C'est la nuit. Elle écoute la radio, le drame, les victimes.

Imperceptiblement son esprit se détache de la réalité, se laisse emporter de digressions en digressions par un mot qui s'impose à son insu, Lampedusa. C'est d'abord le visage de Burt Lancaster qui s'invite, irrésistiblement. Quel rapport avec la catastrophe ? Il est le prince Salina de Lampedusa du *Guépard* de Visconti, film adapté de l'unique roman de Giuseppe Tomasi de Lampedusa qui raconte le déclin de l'aristocratie sicilienne au début du XX^e siècle. Le *Guépard* dont l'auteur a soudain la révélation qu'il fut filmé « comme un naufrage ».

Et puis, comme le flux et le reflux qui charrient le corps des noyés, Maylis de Kerangal repasse par sa cuisine où « à ce stade de la nuit » la radio poursuit le récit du drame avant, qu'à nouveau, l'auteure se laisse prendre par le souvenir d'autres îles – Stromboli à la « sensualité fatale » qu'elle aime tant – par d'autres voyages, d'autres livres avant de revenir à Lampedusa, concentrant dorénavant « la honte et la révolte ».

Loin de l'indignation convenue, des « plus jamais ça » proférés avec emphase par des politiques impuissants, Maylis de Kerangal, avec ce texte court à l'écriture précise, subtile, presque douce, offre un linceul de mots et sauve de l'oubli ces naufragés à jamais disparus dans la transparence bleutée de la Méditerranée et l'indifférence des hommes.

Extrait vidéo

Interview de Maylis de Kerangal par François Busnel dans l'émission « La Grande Librairie », novembre 2015

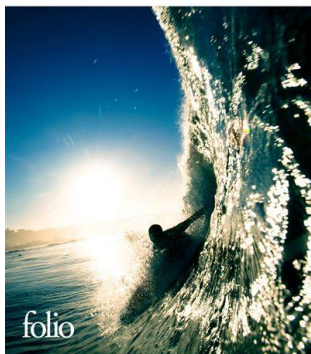


[Voir la vidéo](#) (durée : 11 min)

Réparer les vivants, Éditions Verticales, 2014 (Folio, 2020)

Maylis de Kerangal
Réparer les vivants

« Le cœur de Simon migrait dans un autre endroit du pays, ses reins, son foie et ses poumons gagnaient d'autres provinces, ils filaient vers d'autres corps. »



Réparer les vivants est le roman d'une transplantation cardiaque. Telle une chanson de geste, il tisse les présences et les espaces, les voix et les actes qui vont se relayer en vingt-quatre heures exactement. Roman de tension et de patience, d'accélération paniques et de pauses méditatives, il trace une aventure métaphysique, à la fois collective et intime, où le cœur, au-delà de sa fonction organique, demeure le siège des affects et le symbole de l'amour.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *L'actualité*, juin 2014, par Michel Arseneault

Un thriller de 24 heures. Une famille bouleversée par la mort clinique d'un fils adoré. Le dernier roman de l'écrivaine française Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, franchit une frontière. Et laisse le lecteur en état d'arythmie...

Pour beaucoup de parents aux prises avec cette question, la transplantation cardiaque est un sujet pénible : doivent-ils donner le feu vert au prélèvement des organes de leur fils ou fille en état de mort cérébrale ? Pour les romanciers, ce sujet est tout aussi délicat. Enfants fauchés... Familles bouleversées... Gamins qui renaissent à la vie... Les risques de pathos sont réels.

Dans *Réparer les vivants*, tout est vraisemblable : l'accident, le drame familial, le défi médical, etc. La romancière a même assisté à une greffe du cœur. « La restitution du réel n'est pas mon propos, prévient-elle toutefois. Mon but n'est pas que ce soit exact, mais que ce soit vrai. »

(...)

Il ne faut pas s'étonner non plus si *Réparer les vivants* commence par un accident de la route – les accidents sont souvent à l'origine d'un don d'organe. Facile aussi d'en deviner la fin. L'intrigue est ici secondaire. Ce roman tient plutôt du « thriller sans suspense », dit son auteure. Un thriller ? Tout va très vite. Les personnages – médecins, infirmières, malades – n'ont pas de temps à perdre. L'intrigue, dont l'issue est pourtant prévisible, avance à la vitesse d'une ambulance.

Si ce roman est aussi émouvant, c'est parce que son auteure fait entrer les lecteurs « dans l'intériorité des personnages ». Difficile de ne pas s'identifier à eux, peut-être surtout aux parents du surfeur, qui ont du mal à comprendre que leur fils est en état de mort cérébrale. Maylis de Kerangal, elle, ne s'est pas identifiée aux personnages, pas même à la mère du surfeur, Simon. C'est seulement après avoir écrit l'ouvrage que l'auteure a remarqué un désagréable parallèle. « Quand le livre a été fini, j'ai constaté que mon fils aîné avait l'âge de Simon, dit-elle. Cela m'a troublée, j'y ai beaucoup pensé. »

L'originalité de ce texte tient peut-être surtout à son style, très travaillé. Comment décrirait-elle son style ? Je propose « baroque », terme journalistique un peu fourre-tout quand on ne sait pas décrire une écriture foisonnante. Elle ne rejette pas ce qualificatif d'emblée. « Dans l'idée du baroque, dit-elle, il y a du mouvement. Il y a aussi un côté ciselé, précis. Il y a un désir de vivre inscrit dans un désir physique, sensoriel. En même temps, il y a ce lyrisme, cette poésie, cette poésie de la matière. Je crois que j'écris un peu comme ça. »

(...)

Dans la réalité, réunir les proches d'un défunt pour leur demander une autorisation de prélèvement d'organes peut prendre jusqu'à 48 heures. Dans *Réparer les vivants*, ce processus se déroule en 24 heures, ce qui est peu courant. C'est une liberté que la romancière assume. Mais, précise-t-elle, elle a fait ce choix en connaissance de cause. « C'est parce que je savais que les greffes se passaient en moins de 48 heures que j'ai pu opter pour moins de 24 heures. Pour moi, le rapport au réel est important. »

Elle compare le début de ses romans à des ouvertures d'opéra : ces préludes symphoniques, riches en motifs, annoncent et résument l'œuvre. On aurait tort cependant de réduire ces luxuriantes prémices à leur seule dimension littéraire. « Cela a peut-être aussi quelque chose à voir avec mon manque d'assurance, confie Maylis de Kerangal. Peut-être que je voudrais tout montrer, comme pour dire au lecteur : reste avec moi. Ces quelques pages, c'est l'antichambre du livre. Je veux donner au lecteur envie d'entrer dans la pièce suivante. » Même lorsqu'il s'agit d'une salle d'opération.

Article publié dans le magazine *L'Express*, mars 2014, par Emmanuelle Rivoire-Grimaud

Vingt-quatre heures. Avec des heures longues et des heures courtes. Des phrases longues et des phrases courtes. Des détails et des silences. Beaucoup de chagrin et tant d'espoirs.

À la manière d'une série américaine, Maylis de Kerangal nous conduit à suivre, presque à la minute près, des personnes d'horizons divers, rassemblées dans ce roman autour d'un vrai héros : le cœur de Simon devenu en dernière page celui de Claire. Car ce livre est le récit d'une transplantation cardiaque. Mais c'est aussi une magnifique leçon de générosité, une vraie ode au dévouement et aux compétences du personnel médical et un encouragement à tous les malades en attente de greffe.

Une histoire qui pousse à la réflexion

L'auteur n'a pas choisi pour autant de raconter une « belle » histoire car les détails sont parfois crus et douloureux mais elle a choisi de raconter une histoire d'aujourd'hui. Une histoire qui fait réfléchir, une histoire à suspense aussi et une histoire très intime. À travers le cœur de Simon, nous découvrons des parents touchants, des jeunes en quête de sens à leur vie, des médecins à la fois inhumains et tellement sensibles aux autres, des acteurs individualistes et pourtant tout entiers tournés vers cette aventure collective.

On regrette simplement de ne pas en savoir davantage sur la « receveuse », son parcours, ses attentes, ses doutes. Peut-être doit-on simplement être comme elle et accepter sans hésiter, sans une minute à perdre... Une greffe est une vraie course contre la montre. Maylis de Kerangal a choisi de nous la faire courir aussi. Pari réussi.

Article publié dans le magazine *Le Figaro*, janvier 2014, par Astrid De Larminat

Il est 5h50 au Havre quand le réveil de Simon sonne. Il a rendez-vous avec ses amis surfeurs ; une vague phénoménale est annoncée sur la côte. À 5h50, le lendemain matin, à l'hôpital de la Pitié à Paris, son cœur se remet à battre dans la poitrine d'une femme de cinquante ans, Claire, atteinte de myocardite. Le roman tient dans ces vingt-quatre heures, le temps resserré des grandes tragédies.

La scène d'ouverture, époustouflante, décrit le jour qui se lève sur la plage et les jeunes gens qui entrent dans l'eau, le cœur battant de terreur et de désir, puis se dressent, minuscules, sur l'« *onde venue de l'océan, archaïque et parfaite* ». À 9h20, le Samu arrive sur les lieux de l'accident.

Entre deux chapitres centrés sur le drame, la romancière laisse le lecteur reprendre son souffle et présente le chœur de personnages qui va entourer Simon ce jour-là. Avant que la mère du garçon n'arrive à l'hôpital, elle campe le portrait en situation du médecin de garde. Puis celui de l'infirmière, Cordélia, vingt-cinq ans, qui relève d'une nuit blanche et qui, toute la journée, aura le cœur rivé à son téléphone : va-t-il rappeler ou non, son insaisissable amour ? Voilà à quoi Cordélia pense en changeant la perfusion de Simon, tandis que Marianne, la mère du jeune homme, entre dans la chambre où repose son fils dont on a tenté

de lui faire comprendre qu'il était mort sans encore prononcer le mot. Il est mort, et pourtant, bouleversant alexandrin, « sa peau est chaude encore et c'est bien son odeur ». Oui, selon les critères légaux, ceux de l'électroencéphalogramme, Simon est mort, mais son cœur, aidé par la machine, bat. Depuis 1959, ce n'est plus l'arrêt du cœur qui signe le décès, « *révolution philosophique inouïe* », note Maylis de Kerangal.

Fin de l'acte I, début de l'acte II : l'action s'accélère. La procédure réglementaire s'enclenche. Entre en scène l'infirmier coordinateur des prélèvements d'organes, qui doit demander aux parents sidérés de douleur s'ils acceptent qu'on enlève au corps de Simon son cœur, son foie, ses reins, ses poumons, sa cornée. L'écriture de Maylis de Kerangal est rapide, ultraprécise, concentrée sur l'exactitude des faits, des sentiments, comme si elle voulait ne pas laisser l'émotion déborder et brouiller son jugement. N'empêche, à ce moment-là, à l'instant de décider si l'on va profaner un corps vivant, une sorte d'effroi sacré s'empare du texte. Maylis de Kerangal, en bonne romancière, se garde de donner des réponses aux questions capitales que pose le prélèvement d'organe ; mais elle les soulève avec une acuité terrible. Une évidence s'impose à la lecture : l'homme n'est pas un pur esprit, le corps, c'est aussi de l'âme.

Acte III : branle-bas de combat. À Strasbourg, Rouen, Lyon, Paris, huit chirurgiens sautent dans un avion, direction Le Havre pour recueillir les organes de Simon. Le récit prend dès lors une ampleur mythologique. La scène qui se déroule ensuite au bloc opératoire a l'étrange beauté d'une liturgie sacrificielle. Elle s'achèvera tard dans la nuit, quand l'heure sera venue de restaurer le corps, de le consoler, par un chant puissant comme une action de grâce. En attendant, les médecins se relaient pour disséquer le corps de Simon. Puis, juste avant qu'on n'arrête son cœur, l'infirmier coordinateur s'approche de son oreille, lui murmure un message de la part de ses parents. « Et pourtant, songe Cordélia, il était déjà mort, n'est-ce pas ? »

Extraits vidéo

Présentation du livre *Réparer les vivants* sur le site *onlalu.com*, janvier 2014, par Pascale Frey



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

Interview de Maylis de Kerangal sur le site *Mediapart*, octobre 2014, par Dominique Conil



[Voir la vidéo](#) (durée : 17 min)

Bande-annonce du film *Réparer les vivants* de Katell Quillévéré, novembre 2016



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

***Tangente vers l'est*, Éditions Verticales, 2012**



« Ceux-là viennent de Moscou et ne savent pas où ils vont. Ils sont nombreux, plus d'une centaine, des gars jeunes, blancs, pâles même, hâves et tondus, les bras veineux le regard qui piétine, le torse encagé dans un marcel kaki, allongés sur les couchettes, laissant pendre leur ennui résigné dans le vide, plus de quarante heures qu'ils sont là, à touche-touche, coincés dans la latence du train, les conscrits. »

Pendant quelques jours, le jeune appelé Aliocha et Hélène, une Française montée en gare de Krasnoïarsk, vont partager en secret le même compartiment, supporter les malentendus de cette promiscuité forcée et déjouer la traque au déserteur qui fait rage d'un bout à l'autre du Transsibérien. Les voilà condamnés à fuir vers l'est, chacun selon sa logique propre et incommunicable.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Le Monde*, janvier 2012, par Raphaëlle Rérolle

Le grand art, c'est cela : nous faire croire, sur toute sa longueur, aux péripéties d'une rencontre improbable. Et même mieux que croire, vibrer. Frémir. Tourner les pages un peu plus vite, le cœur serré, dans l'attente du dénouement. Voilà ce qu'a réussi Maylis de Kerangal avec ce formidable petit roman. En quelques brefs chapitres, le récit d'une double fuite et d'une curieuse alliance, le long des rails du Transsibérien.

A priori, les personnages n'avaient rien pour se croiser, encore moins pour sceller un pacte muet. Elle, Hélène, une française trentenaire montée dans le premier train pour s'éloigner de son amant russe, qui dirige un barrage en Sibérie. Lui, Aliocha, un appelé trop blanc, trop maigre, pris de force dans les filets d'une armée qui coince de préférence les plus faibles, ceux qui n'ont « *plus de mère et pas d'argent* » – autant dire personne pour les défendre ou leur offrir des planques.

Elle fuit en première classe, lui en troisième. À partir de ces deux trajectoires, distantes de quelques wagons et de milliers d'années-lumière, la romancière a construit un scénario extrêmement efficace. Non seulement l'histoire est pleine de suspense, mais elle possède une atmosphère particulièrement prenante. D'abord, Maylis de Kerangal a le sens du détail, qu'il s'agisse de paysages, d'intérieurs ou de personnages. Ensuite, elle nous fait entrer dans la tête de chacun de ses deux héros de manière fragmentaire, mais très convaincante. Enfin et surtout, sa langue possède un effet d'entraînement incroyable. Comme une pierre composée de plusieurs sortes de cristaux différents, elle mêle les registres avec souplesse, faisant cohabiter mots précieux et mots d'argot, poétique et trivial. Le tout à un rythme très particulier, légèrement haletant : une sorte d'éboulis gracieux qui n'appartient qu'à elle.

Article publié dans le magazine *L'Express*, avril 2012, par Jocelyne Gelin

Maylis de Kerangal qui nous avait déjà enchantée avec son précédent livre *Naissance d'un pont*, fait partie des 16 écrivains français embarqués dans le Transsibérien en 2010 dans le cadre de l'année russe. Cette aventure va lui inspirer un magnifique petit roman qui se lit d'une traite, *Tangente vers l'est*.

Deux personnages, « l'étrangère et le conscrit » vont nous faire vibrer et nous tenir en haleine jusqu'à la fin de leurs périples.

Aliocha, jeune appelé russe, entassé avec une centaine de ses congénères dans le Transsibérien, part faire son service militaire dans une région inconnue, Tchita : est-ce en Sibérie, pays du goulag, comme ils le craignent tous ? Ils n'en savent rien, « crânes pâles sous la tonsure », sous la surveillance de gens d'un autre temps.

Hélène est une jeune parisienne éprise d'un séduisant russe, Anton rencontré en France, qui n'a apparemment « ni la nostalgie ni le remord » de son pays. Pour elle qui n'a de la Russie que l'image d'Anna Karenine et la musique du docteur Givago, l'aventure amoureuse est

excitante mais ne résistera pas à la nomination du bel Anton à un haut poste de direction en Sibérie : n'importe quel train même de nuit, même partant dans la direction opposée fera l'affaire pour l'éloigner de cet homme qui a repris son âme russe.

La rencontre plus qu'improbable du soldat et d'Hélène, leur façon très touchante de se reconnaître, de s'adopter, leur complicité dans la fuite, tout cela dans le formidable déroulement des paysages traversés par le transsibérien nous font terminer l'ouvrage avec regret et avec une envie folle de prendre ce fabuleux train !

Extraits vidéo

Interview de Maylis de Kerangal par la librairie Mollat, mai 2012



[Voir la vidéo](#) (durée : 7 min)

Podcast sur *France Inter* dans l'émission « Les liaisons heureuses », février 2012, par Colombe Schneck

LES LIAISONS HEUREUSES

Samedi 4 février 2012 par Colombe Schneck

Voyage littéraire dans le Transsibérien

54 minutes

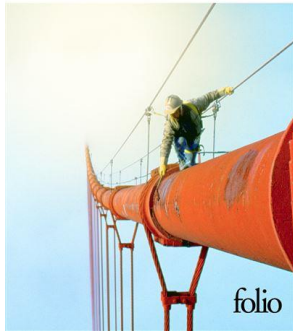
 ÉCOUTER

[Écouter le podcast](#) (durée : 54 min)

***Naissance d'un pont*, Éditions Verticales, 2010 (Folio, 2020)**

Maylis de Kerangal

Naissance d'un pont



« À l'aube du second jour, quand soudain les buildings de Coca montent, perpendiculaires à la surface du fleuve, c'est un autre homme qui sort des bois, c'est un homme hors de lui, c'est un meurtrier en puissance. Le soleil se lève, il ricoche contre les façades de verre et d'acier, irise les nappes d'hydrocarbures moirées arc-en-ciel qui auréolent les eaux, et les plaques de métal taillées en triangle qui festonnent le bordé de la pirogue, rutilant dans la lumière, dessinent une mâchoire ouverte. »

Ce livre part d'une ambition à la fois simple et folle : raconter la construction d'un pont suspendu quelque part dans une Californie imaginaire à partir des destins croisés d'une dizaine d'hommes et femmes, tous employés du gigantesque chantier. Un roman-fleuve, « à l'américaine », qui brasse des sensations et des rêves, des paysages et des machines, des plans de carrière et des classes sociales, des corps de métiers et des corps tout court.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, août 2010, par Emily Barnett

Autour d'un chantier titanesque en Californie, Maylis de Kerangal signe une épopée saisissante sur les effets collatéraux de la mondialisation. Le roman le plus spectaculaire de cette rentrée.

Si on a pu un temps reprocher à la fiction française son sédentarisme forcené, son intimisme rance, ses pièces trop étroites et jamais aérées, le sixième roman de Maylis de Kerangal est une tornade projetant toutes les fenêtres à terre : un ciel encombré d'âmes humaines et de légendes où se chevauchent plans sur la comète, destins épiques et calculs mégalos.

De même, sur ce « pont » suspendu par l'écrivain, on ne croquera pas de héros névrosés en pleins déboires amoureux ou familiaux, comme il en fourmille encore tant au sein de cette nouvelle rentrée littéraire. Et pour cause : depuis *Corniche Kennedy*, l'œuvre de Maylis de Kerangal dessine un horizon cent fois plus vaste, une machine romanesque aussi déployée que son intitulé ici est modeste, et dont *Trois femmes* puissantes de Marie NDiaye a commencé l'année dernière à montrer la voie.

Un pont pour sortir une petite ville de son anonymat

Pourtant, au départ de ce roman de trois cents et quelques pages, il n'est question que d'un simple pont. De son projet de construction, conçu par un caïd de la politique, à la tête de Coca, une petite agglomération de Californie. À terme, ce défi urbanistique est censé soutenir un chantier vaste à l'échelle de la ville, que le maire aux dents longues rêve de conformer à sa folie de grandeur : « *Sortir Coca de l'anonymat provincial où elle sommeillait tranquille pour la convertir à l'économie mondiale, en faire la cité du troisième millénaire, polyphonique et*

omnivore, dopée à la nouveauté, dévolue à la satisfaction, à la jouissance, à l'expérience de la consommation. »

Ainsi débute *Naissance d'un pont* qui, dans un chapitre préliminaire, décrit l'acheminement des machines et des hommes vers cet eldorado économique. Il y a Mo Yun, ex-mineur chinois de 17 ans, Katherine Thoreau, mère de famille white trash qui a dû jouer des coudes pour obtenir un job sur le chantier, Soren Cry, un bad boy du Sud hyper tatoué, Sache Cameron, le grutier, Summer Diamontis, la responsable de production de béton, Shakira Ourga, l'intendante russe, Nan Fisher et Buddy Loo, le Noir et l'Indien chercheurs d'or, ainsi qu'une multitude d'autres, « *flux sonore, épais où se mélangent rôtisseurs de poulets, dentistes, psychologues, coiffeurs, pizzaiolos, prêteurs sur gages, prostituées, écrivains publics, vendeurs de tee-shirts au poids, etc.* »

Un chantier aux allures d'arche de Noé et de Ruée vers l'or

Kerangal a choisi son camp, son étoile : les mythes. En un clin d'œil, ce flux migratoire vers « *un chantier à trois milliards de dol* » devient une deuxième Ruée vers l'or, l'arche de Noé, une odyssee entièrement tendue vers la réalisation d'une entreprise pharaonique. À ses commandes, Diderot (!), le chef de chantier, fait figure d'Ulysse moderne, un aventurier « *aux dents pourries* ». Animé par « *une fêlure secrète dévoreuse de miles* », la légende urbaine le dit « *apatride* », « *businessman suicidaire* », « *cow-boy laconique* », « *Steve McQueen colossal et faisandé* ».

Conter la plus vieille histoire du monde – celle de la domestication de l'espace, la volonté de l'homme d'y imprimer sa marque et sa puissance –, en donner toute la mesure en tant qu'acte de civilisation : c'est là ce qui donne au roman sa formidable envergure. Aucun surplomb pour autant chez Kerangal.

Son cheval de bataille est l'observation sans relâche, dans une tradition positiviste (pour ne pas dire zolienne) qui ploie sous la torsion à la fois poétique et indomptable de la langue. *Naissance d'un pont* est le lieu d'un déploiement documentaire ahurissant portant sur toutes les étapes d'un projet urbanistique : description de la conjoncture économique, tractations, contrats, main-d'œuvre, nature du terrain. L'odyssee est éminemment technique, voyage dans les matières, aussi bien géologique qu'émotionnelle.

La mise en œuvre par les pauvres des rêves des puissants

Naissance d'un pont donne à lire, par-dessus tout, une vibrante épopée humaine. Il ne s'agit pas seulement des mille contretemps qui assombrissent l'humeur du chantier (accident, agression, contraintes climatiques, grève), mais de la dimension de fragilité, de vulnérabilité de cette humanité réunie par le caprice d'un homme. De Coca nouvelle Babylone, « *ghetto pour milliardaires nomades* », à Coca cité édiflée sur le modèle de Metropolis, il n'y a qu'un pas. Kerangal le franchit allègrement, suggérant que la seule vraie équation de toute prouesse technique est la mise en œuvre par les pauvres des rêves des puissants.

À partir de cette zone en friche, carrefour humain en transition, l'écrivain esquisse le croquis d'un monde sans marques, dont la globalisation économique aurait gommé les lignes de

partage. Cette caducité des frontières physiques, au centre du dispositif romanesque chez Marie NDiaye, s'efface chez Kerangal au profit de la seule qui résiste : la frontière symbolique entre classe dominante et masse populaire, « téléportée » d'un bout à l'autre du globe. Effet collatéral d'une mondialisation par l'argent, cette humanité mélangée, légèrement étrangère à elle-même, se retrouve réunie, presque fraternisée, dans ce roman-monde. L'un des chocs de cette rentrée.

Article publié dans le magazine *L'Express*, septembre 2010, par Delphine Peras

Le 15 août 2007, une brève du *New York Times* annonce la construction d'un pont dans une ville fictive de Californie, Coca, le « cul du loup ». Élu deux ans auparavant, le maire, John Johnson, dit « le Boa », veut redorer le blason conservateur de « ce bled dont personne n'a jamais entendu parler », impressionné par son séjour à Dubai, dont les constructions pharaoniques lui inspirent de grands projets pour sa ville. À commencer par ce monumental pont suspendu qui devra relier les deux rives du fleuve. Aubaine économique en ces temps de crise, le « Meccano gigantesque » attire une foule hétéroclite des quatre coins du monde - décideurs, ingénieurs, ouvriers du bâtiment, mécaniciens, plongeurs, main-d'œuvre bon marché, etc.

Cette trépidante *Naissance d'un pont*, septième opus de Maylis de Kerangal, n'est pas une simple visite de chantier. Certes documenté, précis, technique, c'est un livre aussi ambitieux que son sujet, orchestrant avec brio la frénésie humaine et matérielle de cette entreprise démentielle. Dans un style chauffé à blanc, électrique, sans gras, la romancière réussit à croiser habilement les destins chaotiques d'individus que tout oppose - du chef de chantier Georges Diderot, célibataire sans attache, rugueux, genre « Steve McQueen colossal et faisandé », au grutier Sanche Cameron, en passant par la Française Summer Diamantis, rare femme spécialiste du béton, qui rapplique aussitôt de Bécon-les-Bruyères. Malgré quelques longueurs, à propos de l'historique de la ville notamment, *Naissance d'un pont* se révèle un véritable ouvrage d'art... littéraire !

Extraits vidéo

Interview de Maylis de Kerangal sur le site *Mediapart*, par Sylvain Bourmeau



[Voir la vidéo](#) (durée : 8 min)

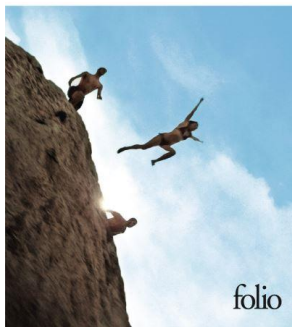
Interview de Maylis de Kerangal par la librairie mollat, octobre 2010



[Voir la vidéo](#) (durée : 4 min)

Corniche Kennedy, Éditions Verticales, 2008 (Folio, 2020)

Maylis de Kerangal
Corniche Kennedy



« Les petits cons de la corniche. La bande. On ne sait les nommer autrement. Leur corps est incisif, leur âge dilaté entre treize et dix-sept, et c'est un seul et même âge, celui de la conquête : on détourne la joue du baiser maternel, on crache dans la soupe, on déserte la maison ».

Le temps d'un été, quelques adolescents désœuvrés défient les lois de la gravitation en plongeant le long de la corniche Kennedy. Derrière ses jumelles, un commissaire, chargé de la surveillance de cette zone du littoral, les observe. Entre tolérance zéro et goût de l'interdit, les choses vont s'envenimer... Âpre et sensuelle, la magie de ce roman ne tient qu'à un fil, le fil d'une écriture sans temps morts, cristallisant tous les vertiges.

Extrait de presse

Article publié sur le site *Livres-Addict.fr*, février 2009

C'est un livre dont les phrases claquent comme des coups de fouet. Un récit mené à fond de train, à plein régime, à bride abattue. Un texte sous haute tension dont le voltage, la forte charge électrique jamais ne fléchit.

C'est un texte qui braque sa lumière sur les corps, les projette en avant, les saisit dans leurs danses pulsionnelles, leurs transes voltigeuses. Ce sont les corps marqués par les outrances et outrecuidances adolescentes ou par les stigmates et déglings d'une vie cahotée. Nous sommes à Marseille, en plein cœur d'un été rutilant. Tout scintille : la mer, les corps, les promesses de l'aube. Les corps, ce sont ceux d'une bande d'adolescents rompus au saut de l'ange. Ils se rassemblent tous les après-midi « Corniche Kennedy » et de leur corps ils font l'instrument d'un défi journalier : ils le jettent là, à pic, alors que et parce que, bien entendu, c'est strictement interdit.

En contrepoint de ces corps maigres, élancés, nerveux, voltigeurs, qui se déploient en grappes, apparaît un corps seul, massif, boursoufflé, alourdi par l'alcool et le chagrin. C'est celui de Sylvestre Opéra, inspecteur de police de son état, affecté à la surveillance de la corniche et dont l'office consiste à épingle les plongeurs impénitents. Avec ses jumelles, il espionne les garnements. Il est pugnace mais aussi cassé, Sylvestre Opéra. Il est hanté par le cadavre torturé d'une jeune femme dont il a traqué l'assassin pendant des années. Il est hanté par Tania, une prostituée russe qui ressuscita à ses yeux la jeune morte et qui s'est mystérieusement évaporée.

Que cherche-t-il, que trouve-t-il chez ces têtes brûlées de la corniche ?

Il se fait témoin et transcripteur de la dramaturgie complexe qui se déploie sous ses yeux. À travers les bonds, les voltes, les figures acrobatiques des corps intrépides qui s'éprouvent dans le risque, se mesurent au vide, à la vitesse, au vertige, il détecte les lignes de force, les champs magnétiques, les rapports de pouvoir, les nœuds de fièvre et les points névralgiques qui déterminent les chorégraphies de la petite bande. Quelques figures se détachent, les autres demeureront interchangeables, plongées dans l'anonymat.

Il y a d'abord Eddy, dit le « bégé », le « beau gosse », que son ascendant naturel sur les autres a élevé au rang de caïd. C'est lui qui décrète, tranche, légifère. Et puis il y a Mario, le plus jeune, 13 ans à peine, *a priori* trop jeune mais armé, pour s'intégrer à la troupe, d'une détermination sans faille. Mario le pouilleux, le crasseux, l'enfant désaffecté, l'enfant en déshérence, quasi orphelin, quasi SDF, maigre comme un coup de trique mais qui se rehausse et se transcende à travers les sauts les plus périlleux qui soient. Les autres sont des silhouettes, les autres sont une compacité, ils font masse, ils font nombre, ils humilient la solitude de Sylvestre Opéra. Et un beau jour, au milieu de cette palanquée, de ce phalanstère de garçons, débarque une fille. C'est une fille descendue des hauteurs de la ville, une fille de la haute, pourvue d'une mère cinématographique et parfumée et d'une villa avec piscine. C'est Suzanne (« Ah ouais, tu t'appelles genre ma grand-mère ! » assène Eddie), courtes boucles blondes, visage irrégulier et séduisant, corps élancé et athlétique. Elle vient pour se mêler, pour s'encanailler peut-être, mais surtout pour se soumettre au vertige de la chute libre. Les gars renâclent avant de l'admettre dans leur cénacle au terme d'une série d'épreuves. Avec son irruption, la mécanique garçonnière se grippe. Elle apporte le déséquilibre, elle sème le trouble. La percussion garçon-fille, luxe-dénuement produit des étincelles et Sylvestre Opéra se frotte les mains. Le frottement des mondes, la friction des corps se font de plus en plus précis, brûlants, dangereux. On assistera même à une collusion fortuite entre Sylvestre et Mario le sans-père et la connivence qui en résultera précipitera l'issue fatale.

Sylvestre, quant à lui, déroule en surimpression, en filigrane, les épisodes de sa vie cabossée cependant que les adolescents peaufinent l'explosivité de leur saut et l'on ne sait s'il assouvit à travers eux une vengeance ou s'ils incarnent sa fragile rédemption.

Le verbe des mômes est coloré, tonique, tout de verve et d'uppercuts. Le style du roman est à l'image des corps, cru, rapide, véloce, saccadé, belliqueux, convulsif, vorace. C'est une écriture trempée dans les rapides, une écriture sous électrochocs et le récit qui en résulte est hautement recommandable.

Extraits vidéo

Bande-annonce du film *Corniche Kennedy*, 2018



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

Interview de la réalisatrice Dominique Cabrera sur *France Inter*, janvier 2017

L'HUMEUR VAGABONDE

Dimanche 22 janvier 2017

Dominique Cabrera adapte au cinéma "Corniche Kennedy" de Maylis de Kerangal

54 minutes

ÉCOUTER S'ABONNER RÉAGIR

[Voir la vidéo](#) (durée : 54 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

m.masson@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Marion Clamens, directrice

m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté